

# SONIA MABROUK

## Insoumission française

Décoloniaux, écologistes radicaux,  
islamo-compatibles: les véritables menaces





Insoumission française

## De la même auteure

*Le monde ne tourne pas rond, ma petite fille*, Flammarion, 2017.

*Dans son cœur sommeille la vengeance*, Plon, 2018 ; Mon Poche, 2019.

*Douce France, où est (passé) ton bon sens ? Lettre ouverte à un pays déboussolé*, Plon, 2019.

Sonia Mabrouk

# Insoumission française

L'Éditions de  
Observatoire

ISBN : 979-10-329-0571-5

Dépôt légal : 2021, avril

© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2021  
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

## Sommaire

<i>Avant-propos.</i> Nouvelles menaces.....	9
Chapitre 1. Les (pseudo-)nouveaux antiracistes .....	19
Chapitre 2. Les antisécuritaires pavloviens ....	33
Chapitre 3. Les néoféministes primaires .....	45
Chapitre 4. Les écologistes radicaux.....	57
Chapitre 5. Les fous du genrisme .....	69
Chapitre 6. Les islamo-compatibles .....	79
Chapitre 7. Les forcenés du multiculturalisme.....	89
Chapitre 8. Les chocs internes de l'intersectionnalité.....	97
Chapitre 9. Menaces extérieures .....	105
Chapitre 10. Grandeur et servitude de la France.....	115
<i>Épilogue.</i> Le sacré comme projet.....	123



## *Avant-propos*

# Nouvelles menaces

Elles ne supportent pas la contradiction et sont certaines de détenir la vérité. Le sectarisme dogmatique est leur marque de fabrique. En quelques années, les nouvelles incarnations du militantisme contemporain, modèles d'une gauche radicale, ont fait une entrée fracassante sur la scène politique, idéologique et médiatique. D'Assa Traoré, complaisamment couronnée « nouvelle figure de l'antiracisme », à Alice Coffin, symbole du néoféminisme radical, en passant par Camélia Jordana, qui vomit sa haine des policiers, et le maire de Grenoble, Éric Piolle, maître d'œuvre de la dégenrisation des écoles de sa ville, sans oublier ceux qui ont renforcé l'entrisme islamiste, toutes ces figures ont en commun de vouloir faire tomber le « système » et de lutter contre les discriminations croisées.

La stratégie de ces « déconstructeurs » repose sur un concept devenu courant dans le débat public, l'intersectionnalité des luttes, autrement dit le combat

visant à défendre, uniformément, toutes les minorités victimes de discriminations de classe, de sexe et de race.

Cette convergence des intérêts, jusque-là cantonnée à une niche minoritariste, gangrène aujourd'hui à vitesse grand V certains esprits et, plus en profondeur encore, la société. Cette accélération du tempo s'explique par deux causes.

La première tient aux incarnations militantes elles-mêmes. Discours rodés, arguments affûtés, communication maîtrisée, les nouvelles égéries de l'antiracisme, du féminisme et autres combats de la sphère raciale savent parler aux foules et s'exprimer dans les médias. À coups de slogans empruntés aux néo-identitaires américains, ils flattent les ego victimaires et tentent d'ancrer dans les têtes françaises un vocabulaire vindicatif se résumant au triptyque « dénoncer, déboulonner et punir ». Ce bourrage de crâne idéologique a pour but de fabriquer des tensions identitaires, en particulier – mais pas uniquement – auprès des populations issues de la diversité afin de faire du « Blanc » le privilégié, le dominant, et donc l'opresseur qui se doit de s'excuser de son statut.

La machine à asservir est en marche. Qui pourra l'arrêter, et comment ? Pas l'État nation. Car la seconde cause du surgissement de ces combats tient justement à notre faible résistance. Si ces thèses

progressent à une telle vitesse aujourd'hui au cœur de nos sociétés occidentales, c'est en grande partie du fait d'un affaissement moral de l'État et de l'idée même de Nation. Ce mouvement de lente dévitalisation apparaît aux yeux des Français comme inexorable. Il est comparable au recul d'un énorme glacier dont les pans se détachent avec fracas les uns après les autres.

Qu'en restera-t-il dans quelques années ? Sans pouvoir précisément répondre à cette question, on a le sentiment de la fin d'une certaine idée de la France. Nous ressentons intimement s'avancer une limite difficilement identifiable, mais bien réelle. On craint désormais de la toucher du doigt. Cette frontière est synonyme d'adynamie culturelle et d'impuissance politique. Le glacier finira-t-il alors entièrement englouti ?

Dans *L'Écriture du monde*<sup>1</sup>, François Taillandier montre comment, durant les temps obscurs de la fin de l'Empire romain, des êtres refusent la fatalité et trouvent en eux les ressources nécessaires pour empêcher l'effondrement. À l'image de Léandre, évêque d'Hispalis (Séville aujourd'hui), qui fera tout pour prolonger l'œuvre intellectuelle de l'homme politique romain Cassiodore, quarante ans après la mort de celui-ci. En proie au doute et alors que sa foi vacille,

---

1. François Taillandier, *L'Écriture du monde*, Stock, 2013.

Léandre transcende les difficultés et choisit de vivre dans la dignité. François Taillandier est convaincu que le principal désir de l'Homme réside dans cette dignité retrouvée. L'écrivain témoigne ainsi de l'indestructible vitalité humaine face à l'agonie des siècles. C'est en se plongeant dans cette efflorescence historique qu'il est encore possible d'affirmer que rien n'est perdu de nos jours. Encore faut-il se rendre compte de la réalité de la situation. Or nous préférons rabattre nos œillères devant les forces qui minent l'État et l'idée de Nation. Face à ce sentiment de dévalorisation permanente, on se prend à rêver de l'épopée romane de Charlemagne et d'un prestige enfoui dans les archives de l'Histoire. Mais ce souvenir est désormais broyé par la froide mécanique de la dépréciation de soi et de son pays, une dévalorisation savamment entretenue.

Un véritable boulevard s'offre ainsi aux déconstructeurs. Sous couvert de lutte contre les discriminations croisées, ils cherchent à modeler une société mue par la différence raciale, qui s'avère être la principale source du racisme. Sous le vernis du nouvel antiracisme, il ne faut pas gratter longtemps pour apercevoir les sombres couleurs d'un racisme affirmé et décomplexé. Nous sommes à des millions d'années-lumière de la phrase de Martin Luther King : « Je rêve du jour où les enfants ne seront pas jugés à la couleur de leur peau, mais

à leur caractère. » Dans le logiciel du nouvel anti-racisme, la race est au contraire élevée au rang de religion d'État. La race est partout, tout le temps. De sorte à installer définitivement la France telle une puissance néocoloniale, raciste et aux relents esclavagistes.

Il est urgent de s'y opposer, de faire cesser ces mensonges, de mettre un terme à nos renoncements et à toutes les formes de servitude. C'est un impératif sociétal, culturel et même civilisationnel. Si nous laissons s'installer cette vindicte idéologique et proliférer une telle contrition globalisante, alors nous laisserons prospérer le phénomène de déstructuration civilisationnelle.

Civilisation, cette simple évocation nous transporte vers des légendes anciennes et des contrées lointaines.

En fermant les yeux, on peut imaginer cette immense étendue de terres allant des rives de l'Euphrate aux rivages de l'Atlantique, et des bords de la mer du Nord jusqu'à la source du Nil. Un empire à n'en plus finir reposant sur un enchevêtrement complexe de coutumes elles-mêmes traversées par de profondes dissensions entre les tenants de considérations matérielles et les adeptes d'aspirations spirituelles.

Pendant des siècles, ce fragile équilibre a constitué le socle de la civilisation romaine, sur laquelle un nombre considérable d'historiens, de penseurs

et de sociologues se sont penchés. Ce n'est pas tant une fascination pour les mondes engloutis qui explique un tel intérêt, mais davantage le parallèle qu'il est possible d'établir entre l'extinction de la civilisation romaine et l'état actuel de la civilisation occidentale, en passe d'être déboulonnée.

« Les civilisations meurent par suicide et non par meurtre<sup>1</sup> », affirmait, au siècle dernier, l'historien britannique Arnold Toynbee. Des années après, l'académicien français René Grousset<sup>2</sup> expliquait que les civilisations n'étaient pas victimes d'attaques extérieures, mais qu'elles se détruisaient plutôt de l'intérieur, de leurs propres mains.

Ainsi, les civilisations seraient responsables de leur propre sort et donc, *in fine*, de leur disparition. Elles finissent rongées par une sorte d'épuisement et d'usure mécanique du temps, comme un malade emporté par le combat interminable contre une tumeur inguérissable. Si on remonte encore plus loin dans l'Histoire, au xiv<sup>e</sup> siècle, le penseur et historien Ibn Khaldoun exposait déjà dans *Les Prolégomènes*<sup>3</sup> sa vision cyclique de l'Histoire, marquée par une succession de dynasties avec

---

1. Arnold Joseph Toynbee, *Étude de l'Histoire en douze volumes*, Oxford University Press, de 1934 à 1961.

2. René Grousset, *Bilan de l'Histoire*, Desclée de Brouwer, 1946.

3. Ibn Khaldoun, *Les Prolégomènes ou Muqqadima*, 1377.

phase d'ascension, de déclin et, enfin, de décadence. De ce point de vue, toute civilisation s'apparente à un organisme vivant voué à disparaître un jour.

Tant qu'elle résiste à l'ensemble des facteurs qui la menace, une civilisation arrive à survivre. Mais jusqu'à quand ? À partir du moment où les coups de boutoir deviennent trop réguliers et violents, la fin s'annonce, inéluctable. Jusqu'à aujourd'hui, il est très difficile d'identifier la liste exhaustive des causes de cette mort.

Selon le philosophe de l'Histoire Oswald Spengler<sup>1</sup>, cette décadence a été particulièrement accélérée par plusieurs travers à l'heure de notre histoire contemporaine, comme la montée en force de la Chine, la désindustrialisation galopante, le vide identitaire ou encore la chute démographique. Cet ensemble de facteurs conduit irrémédiablement, selon Spengler, à la phase de dégénérescence dans laquelle se trouve actuellement la civilisation occidentale. Dans la lignée spenglerienne, on trouve aussi le diagnostic clinique de Michel Houellebecq, dont l'œuvre décrit une société qui se laisse glisser vers un néant indicible.

---

1. Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident I et II. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, « Bibliothèque des idées », Gallimard, 1948.

« Une civilisation meurt juste par lassitude, par dégoût d'elle-même<sup>1</sup> [...] », écrit-il dans *Sérotonine*.

Partant de ce constat, il est intéressant et, me semble-t-il, utile de tenter d'identifier quels sont de nos jours les facteurs contribuant à fragiliser les civilisations et en particulier la civilisation occidentale.

C'est l'objet de ce livre, qui recense de nouvelles causes – au sens de causes récentes et contemporaines –, lesquelles, mises bout à bout, constituent autant de menaces pour l'équilibre de nos sociétés et de la civilisation occidentale. Ces causes viennent en accélérer la dégénérescence. Elles sont portées par des groupes autrefois minoritaires, qui étendent aujourd'hui de manière tentaculaire leur influence dans les domaines sociaux, sociétaux, théologiques et politiques, jusqu'à former une masse d'intérêts convergents ayant pour objectif de réécrire l'Histoire, de diluer le sentiment national et, *in fine*, d'accélérer le phénomène de décivilisation.

Autrement dit, de précipiter une destruction et une désarticulation de la capacité d'exister et de se penser comme universel au détriment d'une vision sécessionniste et communautariste.

Ces groupes, organisés et déterminés, peuvent se répartir en six catégories : les pseudo-nouveaux antiracistes, les antisécuritaires pavloviens, les

---

1. Michel Houellebecq, *Sérotonine*, Flammarion, 2019.

néoféministes primaires, les écologistes radicaux, les fous du genrisme et les islamo-compatibles, et – étonnamment – les Gafam. Sous couvert de luttes contre le racisme, le sexisme et différentes formes de discriminations croisées, ces entités, souvent complices idéologiquement, constituent de nouvelles menaces civilisationnelles. Nous verrons aussi qu'il peut arriver que ces combats, censés se rejoindre, s'entrechoquent lorsque les « victimes » qu'elles prétendent défendre se retrouvent en concurrence ou en profond désaccord. Les adeptes de la théorie du genre ont ainsi parfois du mal à se glisser dans les habits des nouveaux antiracistes, qui font de la figure de l'immigré l'opprimé. En effet, parce que les populations immigrées ne sont pas toutes promptes à embrasser l'idéologie du genre, quand elles n'y sont pas ouvertement hostiles, il est difficile pour les tenants de cette théorie de défendre ces populations au nom de la lutte intersectionnelle.

Tout comme les néoféministes peuvent reprocher aux antispécistes d'instrumentaliser le corps des femmes lorsque ces derniers les mettent en scène pour dénoncer l'exploitation animale.

Notons à ce stade que c'est bien la convergence de leurs intérêts qui s'impose et pose un défi majeur à nos sociétés contemporaines.

Notre devoir consiste alors à leur opposer une résistance sans failles et un projet commun solide.

Pour cela, cessons de regarder l'effondrement de notre civilisation comme des sismologues observant un tremblement de terre. Interdisons-nous la fatalité. Ne nous laissons pas mutiler. Retrouvons le goût de la grandeur et le sens de l'honneur. Décadenassons notre fierté. Exaltons l'âme de la France.

Si le sursaut ne vient pas, le risque est grand de se retrouver orphelins d'une histoire, d'un rêve, d'une légende française. Nous avons collectivement une dette à l'égard de la France. Il nous est interdit de renoncer. L'heure de l'insoumission a sonné.

## Chapitre 1

### Les (pseudo-)nouveaux antiracistes

« On veut changer le système ! » s'écrie Assa Traoré. La jeune femme, consacrée « nouvelle figure de l'antiracisme » par de nombreux médias français et anglo-saxons, parle d'une voix affirmée sans laisser transparaître le moindre signe de nervosité. Face à elle pourtant, une foule s'est amassée autour du tribunal de grande instance de Paris. En ce début juin 2020, des dizaines de milliers de manifestants ont répondu présents à l'appel du collectif « La vérité pour Adama », du nom d'Adama Traoré, mort en 2016 lors d'un contrôle de police en banlieue parisienne. Haranguer une si grande assistance, même si elle partage vos vues, n'est pas chose aisée. Certains seraient intimidés pour bien moins. Pas Assa Traoré. Chacun de ses mots est pesé comme lors d'un discours politique.

Loin de moi l'idée d'affirmer que celle qui a perdu son demi-frère quatre ans plus tôt est dénuée de toute émotion, cette histoire est d'abord une tragédie, mais

force est de constater que le discours est bien rodé et les arguments parfaitement affûtés. Poing levé vers le ciel bleu, la nouvelle icône de ceux qui dénoncent les violences dites « policières » rend hommage dans un tour de passe-passe sidérant aux victimes de France et des États-Unis, où des émeutes ont éclaté après la mort de George Floyd, tué le 25 mai 2020 à Minneapolis par des policiers. Sous couvert de quête de vérité pour Adama, Assa Traoré ne s'embarrasse d'aucune nuance et surtout d'aucune contradiction. Derrière la mort de son demi-frère, elle dénonce la main meurtrière d'un système, celui d'un État intrinsèquement raciste et violent. Dans ces conditions, nul besoin de procès ou d'investigations supplémentaires, le coupable est désigné à l'avance : la France, sa police, son histoire. Adama Traoré est forcément mort à cause de sa couleur de peau.

Cette idéologie de la persécution permanente n'est pas nouvelle bien sûr, mais elle prend aujourd'hui une ampleur inédite par le phénomène d'adhésion qu'elle suscite. Voir des dizaines de milliers de manifestants, rejoints par quelques responsables (ou irresponsables) politiques, applaudir à la vision manichéenne véhiculée par cet antiracisme dévoyé fait froid dans le dos. Car même à supposer qu'une énième enquête finisse par conclure que le jeune homme a été victime d'une bavure policière, il est hautement condamnable et totalement délirant

clivante de la croyance. Y croire ou pas deviendrait ainsi une question subsidiaire. Pour lire et comprendre la portée d'un texte religieux, il suffit d'y arriver non pas par adhérence, mais par pertinence, explique-t-il. Une telle démarche inclusive en appelle davantage à la raison qu'à la foi. On peut d'ailleurs noter l'emploi du mot « ressources » dans le titre de l'ouvrage plutôt que d'autres termes plus souvent employés comme ceux de « valeurs » ou de « racines », qui ont tendance à exclure ceux qui ne croient pas ou, du moins, ceux qui ne s'inscrivent pas dans l'histoire de ces racines chrétiennes. Dans une telle optique, la pensée chrétienne n'est plus simplement réservée aux croyants, au contraire, elle inclut les non-croyants et les croyants de toute confession. La philosophie du christianisme, différente de la philosophie chrétienne, permet de rassembler une communauté plus large que celle qui consisterait à se placer du strict point de vue de l'apologie du christianisme. En effet, cette philosophie nous évite de penser le christianisme en bien ou en mal pour nous situer sur le plan des ressources culturelles à partager.

Un tel projet permettrait aux jeunes générations de tisser un lien amoureux avec ce qui fait l'héritage français, conduisant ainsi à fortifier les murs porteurs de la civilisation occidentale bien mal en point. Il n'est pas interdit de rêver et d'imaginer que le poème national français revête un caractère sacré

et que l'on se mette à aimer la France au lieu de la considérer comme une marâtre à détester.

Ayons le courage de renouer avec le tragique de l'Histoire. Ayons foi en nos figures héroïques. Ayons le regard accroché aux cimes. Ayons l'audace de porter fièrement l'héritage occidental et, plus singulièrement, le roman tricolore. Je le dis avec d'autant plus de force que, cet héritage, j'ai appris à le connaître, que, cette histoire, j'ai appris à l'aimer depuis ma Tunisie natale. On peut être née ailleurs et défendre avec force le rêve français et, au-delà, la civilisation. L'heure de l'insoumission est venue.